



ABDOURAHMAN A. WABERI Né en 1965 (DJIBOUTI)

*Né à Djibouti (alors Côte française des Somalis, ex Territoire des Afars et des Issas, aujourd'hui République de Djibouti), Abdourahman Ali Waberi quitte son pays en 1985 afin de poursuivre ses études en France. Il y enseignera l'anglais avant de se consacrer à l'écriture et de résider à Berlin puis aux Etats-Unis et de nouveau en France. Son œuvre constituée de recueils de poèmes et de nouvelles (**Cahier nomade, Le pays d'où je viens**) et de romans (**Balbala, Transit, Passage des larmes**) ne refuse pas les chemins de la fable et de l'humour dénonciateur (**Aux Etats-Unis d'Afrique**).*

Cahier nomade, Serpent à plumes (1996)

Un recueil de textes courts consacrés à son pays, à ses beautés, à ses désordres. Des textes qui disent les proches et les lieux, se souviennent des lectures et qui, ici, évoquent les tourments de l'exil.

Où que tu ailles, quoi que tu fasses, tu emporteras ton pays sur ton dos et n'en déplaise à ceux qui veulent se persuader du contraire, on ne peut s'exiler de soi-même. C'était ton crédo, je t'écoutais. Quel que soit le nombre d'années passées à l'étranger et les charmes de l'exil, la nostalgie te tisonnera et l'appel du pays est plus fort que les tentations du tout-monde. Séduit et confit, je buvais tes mots. Non, toi tu ne savais pas vibrer pour les grandes formules magiques comme « essence tribale », ou même « patrie. » « Ton peuple », qui était-il ? Où était-il ? Tu rajoutais toujours du doute au doute. Ta vie abrasive valait bien son grand prix, la mienne est déjà en miettes. On m'a raconté que, dans ta jeunesse, tu étais avaleur de vierges. Tu avais grand faim de ces bouquets de filles – bouches ourlées, joues en pétales empourprées, seins gonflés de désir, longs cils et paupières ouvertes sur des amandes. Des filles en poèmes, oui, des fruits poussent sous leurs aisselles. Au commencement était cette goutte de lait qui m'a donné vie. Je veux, à présent, témoigner, ne rien cacher, faire sonner, dans le souvenir et dans la page, tes mots doux et ton visage oblong. Tu restes ma mémoire d'outre-mère, le parfum entêtant de ton corps- sec et singulier. Reviens, mon père, reviens pour recoller les morceaux de mon cahier nomade. Je suis en train d'écrire ton épitaphe. Reviens, ta logique ne m'effraie plus, je n'irai plus

me camoufler sous les rideaux de mon enfance, au mépris de ta patience. Dénicheur de songes, reviens. Je parle aujourd'hui les mots simples des adultes : se nourrir, courir, mourir.